



Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

*Les recensions de l'Académie*¹

La longue marche des tirailleurs sénégalais : De la Grande Guerre aux indépendances /

Pierre Bouvier

éd. Belin, 2018

Cote : 62.031

Professeur émérite de l'université de Paris Ouest-Nanterre, auteur d'une vingtaine d'ouvrages de sociologie sur le monde francophone, Pierre Bouvier nous propose une histoire des tirailleurs (dits) sénégalais de la Grande Guerre aux lendemains de la deuxième guerre mondiale. Une histoire de plus, serions-nous tenté d'écrire, car le sujet a été amplement battu et rebattu. Cette étude, écrite dans un style alerte qui en rend la lecture aisée, est cependant loin d'être exempte d'inexactitudes.

Justement intitulé « Prémices » le premier chapitre nous donne un rappel d'histoire de la colonisation française qui passe par la conquête de l'Algérie et la conférence de Berlin mais apporte peu au sujet. Celui-ci n'est véritablement abordé que p. 24 (la naissance des tirailleurs sénégalais) où est évoquée la création, à partir d'un noyau d'esclaves affranchis en 1848, de la première troupe d'infanterie indigène par Faïdherbe en 1857. (Rappelons toutefois que celle-ci n'était nullement un *corps d'armée* comme indiqué p.24 mais un simple bataillon à six compagnies). Puis, à mesure de l'expansion française en Afrique noire, cette troupe allait considérablement s'étoffer pour devenir, avec plusieurs régiments, l'instrument par excellence de la conquête ce qui permettra à Henri Brunschwig de constater que l'Afrique a été conquise par des Noirs pour le compte des blancs (et, serions-nous tenter d'ajouter, par des musulmans pour le compte des chrétiens).

Il eût été utile de rappeler le rôle important joué par la confrérie Qadiriyya, très liée, comme Faïdherbe, au commerce bordelais de l'arachide, dans le recrutement des tirailleurs au XIX siècle. La plupart d'entre eux étaient en effet des Qadiris. Ce chapitre s'achève sur un bilan des effectifs des troupes d'outre-mer au lendemain de la parution du livre du colonel Mangin « La Force Noire ». Mangin voyait dans l'empire colonial et notamment dans l'Afrique subsaharienne une considérable réserve de combattants dans l'hypothèse d'un conflit qui paraissait de plus en plus probable. L'instauration de la conscription aux colonies intervint précisément à la veille des hostilités. Les chiffres donnés p.39 nous semblent cependant sujets à caution.



¹ Les recensions de l'Académie de [Académie des sciences d'outre-mer](http://www.academie-outre-mer.fr) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Paternité - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 3.0 non transcrit](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/).
Basé(e) sur une oeuvre à www.academieoutremer.fr.



Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

Le deuxième chapitre nous montre ces recrues de la « Force Noire » sur les champs de bataille de la Grande Guerre. Ils semblaient, au départ, pleins d'allant. Comme à tous leurs camarades, on leur avait dit que la guerre serait de courte durée. Les mois passèrent puis les années. En dépit des encouragements des chefs coutumiers, le recrutement devint très impopulaire et donna lieu à de graves troubles dans certains cercles de la Volta. Mais au printemps 1918 la tournée de propagande de Blaise Diagne eut un retentissement considérable et son succès dépassa toutes les espérances. Ceux de ces tirailleurs qui n'étaient pas restés dans la boue des tranchées avaient acquis à la bataille une dignité qu'il fallait bien leur reconnaître, malgré la hâte des autorités à les voir quitter la métropole et regagner leur terre natale.

Toute guerre a une fin. Les chapitres III et IV traitent de la sortie de guerre et de la condition de ces anciens combattants en instance de démobilisation puis de leur retour au pays natal. Nous apprenons ainsi (p. 96) qu'environ 20.000 démobilisés (sur 400.000) restèrent en France à l'issue des hostilités. Un bon nombre d'entre eux, embauchés comme « travailleurs coloniaux », avaient épousé des Françaises. Les mémoires de l'artiste peintre Lucie Cousturier qui fonda et anima un foyer d'anciens tirailleurs à Fréjus, ont été intelligemment exploités.

Quelles perspectives s'offraient à ces hommes qui avaient versé le tribut du sang, à leur retour au pays ? Tel est le thème du chapitre V. L'auteur observe justement que ce pays fut tout d'abord celui de l'incertitude. Puis à ceux qui avaient acquis une connaissance, bien élémentaire, du français, l'administration coloniale offrit, assez parcimonieusement, de modestes emplois, notamment de gardes de cercles également appelés miliciens chargés du maintien de l'ordre colonial, de plantons dans les bureaux des commandants de cercle. D'autres ayant une plus grande pratique de la langue française et des parlers locaux furent engagés comme interprètes voire, promotion très rare, comme écrivains-interprètes. Tous constituaient une courroie de transmission entre le maître et les sujets. Leur rôle fut important car ils contribuèrent à tisser de nouveaux liens entre blancs et noirs, mais ils se trouvaient entre le marteau et l'enclume. Albert Londres est extrêmement sévère pour les gardes indigènes qu'il juge comme des brutes abusant de leur pouvoir et prêts à toutes les bassesses et à toutes les malhonnêtetés pour s'enrichir. Certains encore, en fort petit nombre, servirent en qualité de collaborateurs et d'informateurs des missions scientifiques, notamment de la mission Dakar-Djibouti de Marcel Griaule chez les Dogon, l'expédition de Gide et de Marc Allégret dans leur Voyage au Congo, de Michel Leiris au Tchad ou de celle du RP Aupiais au Dahomey. Il en alla autrement des travailleurs du chemin de fer Congo-Océan (souvent tchadiens) et de ceux du STIN (Service temporaire d'irrigation du Niger), filiale de l'Office du Niger, employés à la construction de barrages dont Pierre Bouvier décrit les pénibles, voire horribles, conditions de travail.

Le chapitre VI est consacré aux après-guerres qui furent des époques de déception et de contestation. Les promesses de Blaise Diagne n'avaient pas été tenues et les pensions étaient maigres. Une presse contestataire apparaissait dans diverses colonies, notamment au Dahomey et au Togo ainsi que des romans d'auteurs africains ou antillais tel que « Batouala » du Guyanais René Maran. Des mouvements revendicatifs se faisaient jour et un embryon de syndicalisme se constituait, notamment parmi les cheminots, sous l'influence de travailleurs émigrés en France où ils avaient été en contact avec des organisations syndicales, la CGT notamment.



Bibliothèque de l'Académie des sciences d'outre-mer

La place des tirailleurs « sénégalais » dans la seconde guerre mondiale est assez brièvement évoquée au chapitre VII, intitulé : « Des assimilations aux indépendances » Revenus en métropole, ils prirent part à la drôle de guerre, puis après l'armistice, le gouvernement de Vichy se hâta de les renvoyer dans leurs territoires d'origine. L'affreuse tragédie de Chasselay (1940) est évoquée p. 190. Beaucoup d'autres, faits prisonniers, furent internés dans des *frontstalag* sur lesquels le texte n'est pas très prolix. De graves incidents, parfois sanglants, marquèrent leur embarquement (notamment à Morlaix) et leur retour (Thiaroye).

La conférence de Brazzaville était certes d'inspiration nettement assimilationniste mais il apparut bientôt que l'assimilationnisme était une chimère ou plutôt une phase transitoire. Déjà une élite africaine se dégageait qui, par diverses étapes (africanisation progressive de l'administration, élargissement du corps électoral, Loi-cadre de 1956, Communauté de 1958) allait conduire ces divers pays à l'indépendance.

Le livre est finalement une étude un peu rapide qui nous apprend l'essentiel. Qu'il nous soit cependant permis de relever quelques erreurs ou incorrections qu'une relecture plus attentive eût permis d'éviter.

p.31 : rappelons que le Mogho Naba n'est pas le nom propre de l'empereur des Mossi, déposé en 1896. C'est son titre. Il se nommait Boukary Koutou (dit Wobgo) et son successeur Siguiri porta également ce titre tout comme son descendant qui règne aujourd'hui à Ouagadougou.

p.35 : la population européenne de l'Algérie dépassait de beaucoup 200.000 individus en 1899 puisque selon Ch. Robert Ageron les seuls Français étaient 384.000 !.

p.59 : Blaise Diagne était bien commissaire de la République chargé du recrutement aux colonies mais il n'a jamais porté le titre de gouverneur général. Joost Van Vollenhoven, démissionnaire, fut remplacé à Dakar par Gabriel Angoulvant.

p.92 : Victor Augagneur n'était pas radical-socialiste. Il était membre du parti républicain socialiste, petite formation de centre-gauche dont le principal animateur était Viviani.

Au total un ouvrage intéressant, en dépit des quelques faiblesses que nous avons relevées.

Jean Martin